

Essai et études littéraires : une conjoncture dynamique

Michel Gaulin

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (2000). Essai et études littéraires : une conjoncture dynamique. *Lettres québécoises*, (100), 45–46.

Essai et études littéraires : une conjoncture dynamique



ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

*Deux domaines de l'activité littéraire qui ont puissamment contribué
à consolider la place de la littérature québécoise
au firmament des littératures nationales.*

JE ME SUIS JOINT À L'ÉQUIPE DES COLLABORATEURS de *Lettres québécoises* à l'automne de 1988, avec le numéro 51. C'est donc dire que j'aurai fait avec la revue exactement la moitié du parcours de son premier quart de siècle. Au départ, Adrien Thério avait retenu mes services pour « couvrir » les ouvrages qui tenaient d'une démarche à caractère autobiographique — autobiographies et mémoires, journaux, carnets, etc. Assez rapidement, cependant, j'en suis venu à me « spécialiser » dans l'essai et les études littéraires, genres entre lesquels, au demeurant, les frontières ne sont pas étanches, puis, au cours des deux ou trois dernières années, à recenser également des éditions critiques, genre qui tient lui aussi en partie des deux précédents. En ces domaines comme en bien d'autres, la production des vingt-cinq dernières années témoigne incontestablement, dans l'ensemble, du bon état de santé et du dynamisme de l'entreprise littéraire au Québec.

L'état des lieux

Sans doute considérera-t-on pendant longtemps que le dernier quart de siècle aura indéniablement été celui au cours duquel la littérature québécoise aura trouvé, de façon non équivoque, sa place au sein du concert des littératures nationales. S'il convient, comme il se doit, d'attribuer une bonne part du mérite de cet heureux état de fait à la vitalité du travail des créateurs, il n'en reste pas moins que les chercheurs y auront également puissamment contribué. Les dernières vingt-cinq années, en effet, ont été caractérisées par un essor sans précédent de la recherche en littérature québécoise, extension et consolidation du travail déjà entrepris, au cours des années cinquante et soixante, par quelques braves pionniers, au nombre desquels on retiendra particulièrement les noms de David Hayne et de Paul Wyczynski.

Au premier rang des acquis de la vaste offensive du côté de la recherche qui commence à se manifester dans le courant des années soixante-dix, on placera assurément les six tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, ce monument dû à l'initiative de Maurice Lemire et de son équipe de collaborateurs de l'Université Laval, qui s'étaient donné pour but de rassembler et de fixer le corpus de la littérature québécoise. Initiative qui trouve en quelque sorte son prolonge-

ment naturel dans l'entreprise, toujours en cours de publication, de *La vie littéraire au Québec*, du même Maurice Lemire entouré d'un groupe renouvelé de collaborateurs, et qui se veut l'histoire de l'institutionnalisation de cette littérature. Impossible, également, de faire abstraction du rôle fondamental d'animation joué par les divers centres de recherche qui ont, au cours des années, vu le jour dans les universités : le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) à l'Université Laval, le Centre d'études québécoises (CÉTUQ) de l'Université de Montréal, le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ) de l'Université de Sherbrooke, sans oublier celui de l'Université du Québec à Trois-Rivières ou le plus ancien de tous, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa. D'autre part, une revue telle *Voix et Images*, publiée par l'Université du Québec à Montréal, constitue à elle seule un véritable laboratoire de recherche. Bref, grâce en partie au soutien (hélas ! toujours insuffisant) des instances subventionnaires étatiques et des institutions elles-mêmes, une véritable infrastructure de la recherche en littérature québécoise s'est progressivement constituée, qui livre de façon ponctuelle les fruits de son activité sous forme de colloques, d'ouvrages collectifs et, peut-être encore trop rarement, de solides monographies sur un sujet ou un autre.

Les chercheurs eux-mêmes ont répondu avec enthousiasme à ces diverses mesures d'encouragement et l'on observe une maturation constante au sein de cette nouvelle classe de travailleurs intellectuels. Les querelles autour de questions de méthode qui avaient empoisonné l'atmosphère de la fin des années soixante et d'une partie des années soixante-dix se sont progressivement apaisées et les chercheurs ont appris à prendre leur bien là où ils le trouvent, retenant les meilleurs éléments d'un vaste éventail d'approches du phénomène littéraire pour éclairer les œuvres qui sont l'objet de leurs investigations. Leurs travaux s'en portent mieux d'autant, bien qu'il faille encore (et toujours) déplorer le jargon qui continue d'entacher trop de travaux par ailleurs innovateurs et qui se privent par là de l'audience plus vaste à laquelle ils pourraient légitimement aspirer. En même temps, la communauté des chercheurs a su également se renouveler et c'est avec intérêt que le



Philippe
Haec



Jacques
Allard

chroniqueur que je suis a vu l'institution faire place, au cours des quatre ou cinq dernières années, à de jeunes chercheurs porteurs d'idées et de curiosités nouvelles (Robert Dion, par exemple, ou François Dumont) et dont on peut attendre, dans l'avenir, des travaux substantiels.

Bref, le bilan de l'état des lieux est très largement positif, bien qu'il n'y faille trouver aucune matière à complaisance. L'avenir des études littéraires, celui de la pensée tout court, sont dans la fuite en avant, plutôt que dans le contentement et la délectation de soi.

Lectures stimulantes

On le sait, par ailleurs, le métier de critique est un métier qui se pratique « à chaud », et dont le temps n'entérine pas toujours les jugements. D'autant plus qu'il y entre toujours une bonne dose de subjectivité. Néanmoins, l'exercice auquel je me suis livré pour les besoins du présent article, celui de relire les soixante-douze chroniques que j'ai rédigées en douze ans, a été instructif en ce qui concerne à la fois mes goûts en matière de lectures et les moments forts de la production des dernières années dans les domaines dont la responsabilité m'était impartie.

Ainsi, j'aurai été particulièrement sensible à certaines voix « fraternelles », celles, par exemple, d'André Carpentier dans son *Journal de mille jours* (Guérin/XYZ, 1988) ou de Philippe Haecck dans ses *Papiers d'écolier* (2 vol., VLB, 1991), mais plus encore celle de Fernand Ouellette, cet essayiste de grande classe, dont déjà, en 1974, le *Journal dénoué* avait eu sur moi un effet de choc et dont j'ai pu, grâce à l'aimable complicité de la direction de la revue, recenser tous les volumes d'essais parus entre 1988 et l'an 2000. Autre voix émouvante que jamais je ne pourrai oublier, celle de Fernand Dumont, dans *Récit d'une émigration* (Boréal, 1997), ce volume de mémoires rédigé dans les derniers mois de sa vie et qui constitue assurément l'un des plus beaux livres jamais écrits au Québec.

Dans le domaine de l'essai (encore qu'il soit difficile de distinguer chaque fois nettement entre « essai » et « études littéraires »), je retiendrai d'abord *L'écriture de l'essai*, de Robert Vigneault (l'Hexagone, 1994), ouvrage de synthèse, somme impressionnante d'un arrière-fond de lectures à caractère théorique et de cas d'application à des essayistes d'ici. Puis un certain nombre d'ouvrages qui ne craignent pas la controverse : celui, par exemple, d'Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)* (Le

Préambule, 1991), qui dénonçait dans la traduction ou l'adaptation d'œuvres étrangères pour la scène québécoise la tendance au protectionnisme et à l'autarcie, au repliement sur soi et à une conception territoriale de la culture ; celui encore de Guy Lafèche, *Polémiques* (justement !) (Éditions du Singulier, 1992), qui procédait, avec un esprit alerte et une plume acérée, à une solide remise en question de certains poncifs d'interprétation et de certaines tendances bien ancrées dans le domaine de la recherche ; celui, enfin, de Réjean Robidou, *Connaissance de Nelligan* (Fides, 1992), qui reprenait, dans une série d'essais ponctuels, tout le « dossier » Nelligan pour y déceler, en littérature québécoise, une première « expérience spécifique de la littérature » et renvoyer dos à dos tous ceux qui ont tenté, au cours des années, de minimiser ou de banaliser tant la portée de l'œuvre elle-même que l'expérience existentielle qu'elle véhicule. Dans une autre catégorie d'ouvrages « à retenir » au sein d'une production par ailleurs abondante, j'attirerai l'attention sur *Le roman mauve*, de Jacques Allard (Québec Amérique, 1997), qui se livrait, avec énormément de finesse et en se fondant sur une somme impressionnante de lectures d'ici et d'ailleurs, à un examen du roman québécois du milieu des années quatre-vingt-dix pour y déceler la naissance d'un « roman de la Chambre [...] où s'amorcent nos discours intimes, si souvent indétachables de l'amour, de l'art et de la philosophie » ; et sur les *Intérieurs du Nouveau Monde*, de Pierre Nepveu (Boréal, 1998), véritable livre d'écrivain, qui se penchait sur une autre américanité que celle qui fait habituellement florès, celle des petits espaces et de l'intériorité, qui, plus que l'autre, permet à l'individu de se tourner comme spontanément vers la connaissance de soi et de l'écriture. « Un livre immense », écrivais-je, « après la lecture duquel notre vision de l'Amérique ne sera plus jamais la même ».

Je m'en voudrais, par ailleurs, de ne pas signaler la qualité exceptionnelle du premier tome de la biographie de Jacques Ferron, *Le fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*, de Marcel Olscamp (Fides, 1997), de même que du *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, de Benoît Melançon (Fides, 1996), qui rivalisait aisément avec tout ce qui se fait de meilleur en Europe dans le domaine des études sur le XVIII^e siècle.

Comment, enfin, ne pas dire tout le bien que je pense de la « Bibliothèque du Nouveau Monde », ce remarquable corpus d'éditions critiques dont j'ai eu le bonheur, au cours des dernières années, de recenser, entre autres, l'édition du *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont, par Yvan G. Lepage, celle du journal et de la correspondance de Borduas, par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, celles enfin des *Contes* de Jacques Ferron, par Jean-Marcel Paquette et des *Poèmes en prose* de Marcel Dugas, par Pierre Pelletier, toutes également excellentes et d'une haute rigueur scientifique.

Tout « palmarès », j'en suis bien conscient, est forcément injuste. Il ne me reste donc qu'à souhaiter que la lecture « sympathique » que j'ai tenté de faire des ouvrages divers qui m'ont été assignés, au cours de ces douze dernières années, et qui m'ont souvent passionné, ait donné à mes lecteurs (pour peu que j'en aie !) le goût d'y aller voir pour eux-mêmes.



Fernand Dumont

Veilleux +

Impression à demande inc.

AGMV Marquis

Veilleux Impression à demande inc. est maintenant regroupé avec AGMV Marquis, membre du Groupe Scabrini



Groupe Scabrini